

# ENFANT D'AILLEURS...

Par Jean-Pierre Nguyễn Bá Nghị JJR 63



L'histoire de cet étudiant vietnamien commence dans les années 60 où bon nombre de bacheliers quittaient leur famille pour venir en France, pays de culture et de liberté qui ouvrait largement ses bras pour accueillir ces jeunes assoiffés de savoir.

Tout comme eux, après un bac au Lycée Jean-Jacques Rousseau de Saigon, j'ai fait ma valise et pris la direction de Paris, capitale aux mille et une lumières, avec le secret espoir de décrocher un diplôme universitaire qui assurerait mon avenir, cet avenir qui n'avait pas encore choisi de port d'attache, car, à 18 ans, peu de jeunes pouvaient vraiment dire où ils allaient se fixer...

A Paris, première impression : la solitude et la froidure. Pour un oriental habitué aux trente degrés quotidiens, ce printemps 1963 ressemblait à un hiver des plus rudes au Vietnam et encore...au Nord ! Les yeux écarquillés, j'admirais les monuments et respirais à pleins poumons les odeurs inconnues des rues du Quartier Latin et des jardins très différents de ceux du pays : leur calme, leur propreté et l'espace contrastaient avec le bouillonnement des lieux publics saïgonnais. Petit à petit, je me suis habitué aux petits crèmes et baguettes beurrées du matin dans les bistrot du Boul'Mich d'où je suivais des yeux les belles filles souriantes qui semblaient beaucoup plus grandes que les adolescentes de mon pays... N'ayant pas de pied-à-terre autre que l'Hôtel Lutèce réservé aux jeunes Viêts, je passais le plus clair de mes journées dans ces lieux publics à m'imprégner de la vie parisienne. Le soir, une cousine, un peu plus âgée, me servait de chaperon pour m'introduire dans le « Paris by night » dont nous rêvions tous sur les bancs du lycée. Pigalle, le Golf Drouot, Saint Germain des Prés entre autres... me livraient leurs secrets et me faisaient aussi peur parce que



c'était un monde étrange et nouveau où évoluaient de drôles de personnages. Je n'en disais rien et ne montrais rien pour ne pas passer pour un « nhà quê » aux yeux d'Estelle !



Après avoir essayé un refus d'inscription au Lycée Henri IV en classe préparatoire pour Normale Sup, j'ai dû me réfugier dans une Fac de province pour préparer mon professorat. Ce fut à Lyon où une cousine de mon père m'hébergea pendant l'année de propédeutique. Adieu les lumières de la capitale ! L'atmosphère lyonnaise n'avait rien à voir avec les excentricités de Paris. Pour moi, ce fut le retour aux normes d'une famille vietnamienne avec tout ce qu'il y avait de traditionnel et de sévère. Avec du recul, cette retraite des distractions parisiennes m'a

beaucoup aidé pour mes études. Car, il faut le reconnaître, mes connaissances littéraires étaient très insuffisantes pour rivaliser avec ces « lettrés » issus des grands lycées métropolitains de la région et pour un Vietnamien fraîchement débarqué, le combat semblait inégal. Je ne vous raconte pas les efforts qu'il m'a fallu fournir pour rattraper mes carences. Le résultat à l'examen fut positif et j'ai pu finir mes études sans trop de problèmes à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lyon.

L'on a tendance à dire que les gens de Lyon sont froids et peu accueillants vis-à-vis des étrangers. Je vais réparer cette injustice en affirmant que je fus très bien reçu par les Lyonnais et que mes véritables amis sont bien d'ici et, malgré mes racines de « l'être venu d'ailleurs », je peux compter sur eux comme sur les membres de ma propre famille. Le climat de la région était aussi naguère décrié avec les brouillards, le froid et l'humidité en hiver. Il n'en est rien de nos jours et on vit très bien ici. Il y a une communauté asiatique qui s'applique à travailler pour vivre et faire vivre ses enfants qui réussissent assez bien à l'école aux dires des enseignants. Il faut dire que ces petits Asiatiques sont travailleurs et obéissants, donc très scolaires.



Et si je vous parle d'enseignants, c'est que moi-même j'ai fait une carrière dans notre chère Éducation Nationale en tant que professeur d'anglais. Après un séjour en Angleterre, à Birmingham plus précisément, j'ai consacré quarante ans de ma vie à apprendre la langue de Shakespeare aux ados et je le fais encore bénévolement aux adultes dans le cadre de mon association humanitaire Rhône-Mékong. J'ai eu l'occasion d'emmener mes élèves à Londres, à Swansea se frotter à la vie britannique et quelques-uns sont devenus profs d'anglais ! J'ai aimé mon métier, aimé mes élèves et aimé les gens avec lesquels j'ai travaillé. L'enseignement est un beau métier et le fait d'être vietnamien ne m'a pas desservi. D'abord, l'attrait de l'inconnu, la double culture puis l'autorité souriante m'ont aidé à aller vers ces ados pour leur transmettre un peu de mes connaissances et de mes certitudes. Pour les élèves d'origine étrangère, je représentais la preuve que l'on pouvait « réussir dans la vie » dans la société française.

Lorsqu'il s'agit de parler d'intégration, je suis moins à l'aise. L'on a tendance à croire le Vietnamien bien intégré, il n'en est rien ! Nous donnons cette image qui reste superficielle : nous ne faisons pas trop de vagues, nous travaillons tranquillement sans faire de bruit, nous respectons (plus ou moins) les lois, nous payons nos impôts et nous ne créons pas trop de soucis aux voisins, c'est vrai. Mais, au lieu d'intégrer la société française, nous attirons « traîtreusement » les amis français vers nos traditions, notre culture avec nos manifestations comme la célébration du Têt (Nouvel An asiatique) dans le « Chinatown lyonnais » ou les plats viets cuisinés avec soin et amour. Ainsi, l'intégration se fait dans l'autre sens et j'ai pris aussi l'habitude de parler à mes amis si passionnément du Viêt Nam qu'ils m'ont demandé de les emmener là-bas goûter aux plaisirs et aux paysages ô combien appréciés des touristes. A chaque retour aux sources, c'est toujours un sentiment mitigé qui me submerge. D'un côté, je suis ravi de replonger dans un monde qui m'a vu naître dont je n'ai rien oublié et de l'autre, la tristesse d'observer une inégalité criante entre les habitants des villes et ceux des campagnes oubliées de tous. En tant que président d'un club franco-vietnamien, je travaille donc inlassablement avec une équipe sympathique d'amis pour récolter des fonds qui servent à mener nos actions à but culturel et humanitaire auprès des plus défavorisés de ces campagnes et hauts-plateaux délaissés par l'essor économique en marche.



Si je prends un peu plus de recul, je dois dire que la France m'a permis de me réaliser à travers ses structures scolaires au Viêt Nam, au lycée Jean-Jacques Rousseau, universitaires à la fac de Lyon et secondaires comme prof de l'Éducation Nationale. Avec ma double culture, j'ai pu faire le lien entre nos deux peuples et le fais encore au sein de mon club. Donner le plaisir à mes amis de découvrir le Viêt Nam représente un objectif pour moi et je me dois aussi de rendre à mon pays ce qu'il m'a donné de plus précieux : la vie.

Au crépuscule de celle-ci, je me retourne et mesure le chemin parcouru et je m'estime très favorisé par rapport à certains de mes compatriotes restés au pays pour des raisons multiples dont nous ne sommes pas maîtres. Mais qui peut réécrire l'histoire ? Merci en tout cas à mes parents, à la France, à ma famille et à tous mes amis de m'avoir donné cette chance de « réussir ma vie ».

**NGUYỄN BÁ Nghị Jean-Pierre**  
« Le Lyonnais d'adoption »